



HAL
open science

Ashrams indiens à l'âge de la mondialisation

Alexis Avdeeff

► **To cite this version:**

Alexis Avdeeff. Ashrams indiens à l'âge de la mondialisation. Yoga. L'Encyclopédie, 2021, pp.608-614.
halshs-03712248

HAL Id: halshs-03712248

<https://shs.hal.science/halshs-03712248>

Submitted on 2 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Ashrams indiens à l'âge de la mondialisation

Alexis Avdeeff

Dans son acception classique, le terme « ashram », *asrama* en sanskrit, désigne un lieu reculé, isolé, propice à la discipline spirituelle, que ce soit par l'ascèse ou par l'étude des textes religieux. De nos jours, et dans de nombreuses langues, ce terme désigne, plus généralement, des centres internationaux de yoga fondés par différents maîtres, et dans lesquels les disciples se pressent pour suivre leurs enseignements, tant pratiques que théoriques. Le terme peut également désigner une communauté de disciples réunis autour d'un maître de chair, « incarné », ou appartenant au passé. En Inde, le guru est celui qui transmet un savoir et une expérience, celui auprès duquel un disciple, *shishya*, vient recevoir un enseignement et faire son apprentissage. Le terme « guru » viendrait d'une racine sanskrite qui signifie « lourd », « grave » ; le guru serait « celui qui est lourd » d'une connaissance, d'une expérience. Une autre étymologie, très répandue, tirée de l'*Advayataraka Upanishad*, avance qu'il signifierait « celui qui écarte les ténèbres ». Son emploi n'est toutefois pas réservé au domaine spirituel. Ainsi, on appelle aussi « guru » une personne qui enseigne et transmet un savoir ou une technique dans différents domaines tels que la musique, la danse, la sculpture... On lui adjoint généralement un préfixe pour préciser sa « sphère d'activité ».

La relation maître/disciple : évolutions contemporaines

En ce qui concerne la pratique du yoga, et s'agissant de maître spirituel, le terme approprié serait *satguru*, littéralement le « guru de la Vérité » (*satya*) qui guide sur le chemin de la délivrance du cycle des réincarnations, *moksha*. S'il peut remplir cette fonction, c'est avant tout parce qu'il y est arrivé lui-même. Le satguru est ainsi vu comme un être éveillé authentiquement réalisé, voire le visage humain que prend le divin, quel que soit le lieu ou l'époque, pour guider les êtres sur la voie de l'éveil. À ce titre, il doit être mis sur le même plan que les dieux, regardé et vénéré comme tel, ainsi que l'affirment ces vers, très célèbres, issus de la *Guru-Gita*, un dialogue entre Shiva et son épouse Parvati, qui traite justement de la figure du guru : « Le guru est Brahmâ, le guru est Vishnu, le guru est le dieu Maheswara (Shiva), le guru est le Brahman suprême, c'est pourquoi je rends hommage au guru. »

Dans tous les ashrams, chaque année, le guru fondateur est fêté lors de la *guru purnima*, le jour de la pleine lune du mois d'*asadha* (juin/juillet). C'est un événement incontournable de la vie de la communauté, durant lequel les disciples chantent des *bhajans* à la gloire de leur maître et lui font des offrandes, comme on en ferait à une divinité. Cependant, de nos jours, dans les centres de yoga internationaux, la relation *guru/shishya*, même si elle perdure dans certains cercles hindous traditionnels, est quelque peu différente. L'archétype du disciple soumis et vénérant sans condition le guru n'est plus vraiment la norme, notamment dans les communautés de disciples venant du monde entier. Cet écart avec une certaine orthodoxie hindoue — si tant est que l'on puisse en distinguer une — se trouve également dans l'ouverture des enseignements (techniques méditatives,

respirations, postures, etc.), à toutes et tous sans distinction : quels que soient leur origine, leur nationalité, leur religion, leur culture ou leur sexe.

Malgré ce relâchement relatif du lien traditionnel entre guru et disciple, l'ashram reste le lieu par excellence de cette relation. En effet, la pratique de la dévotion (*bhakti*) occupe une place plus ou moins importante, à côté des enseignements théoriques et des pratiques corporelles. Elle se concrétise lors du *satsang*, généralement le soir, après le repas, lorsque tous se retrouvent autour du maître pour chanter des *bhajans* à la gloire des grands dieux de l'hindouisme, et bien souvent à celle du guru. Ce sont des moments de joie communautaire et de partage émotionnel, d'autant plus intenses que le maître est présent. Assis au milieu des disciples, il n'est pas rare qu'il entre en méditation, et en *samadhi*. Il peut alors rester immobile dans cet état d'« enstase yogique » durant des heures, tandis que la ferveur des chants ne cesse d'augmenter.

C'est également lors des *satsang* que la dévotion s'exprime à travers la pratique du *darshan*. Dans l'hindouisme, le *darshan* est la vision d'une représentation (image, statue ou pierre) de la divinité dans le saint des saints d'un temple et, par extension, d'un saint ou d'un guru. Recevoir le *darshan* d'un maître est une opportunité d'élévation spirituelle. Il s'agit, en quelque sorte, d'une transaction visuelle entre le fidèle/disciple et la divinité présente, dans une image figée ou vivante. L'acte de voir n'est pas initié par le fidèle/disciple, mais par la divinité ou le maître lui-même, qui établit le contact à travers le regard. Dans certains ashrams, le *darshan* est plus institutionnalisé que dans d'autres, et il peut parfois même se prolonger par un contact physique (geste de bénédiction, étreinte, etc.). L'exemple le plus connu est celui d'Amma (Mata Amritanandamayi, née en 1953), dont l'ashram principal est situé à Amritapuri au Kerala, qui étreint toutes celles et tous ceux qui se présentent à elle lors de *darshans* grandioses qui drainent des foules de disciples et de curieux du monde entier, en quête de bénédiction.

Une communauté émotionnelle

Il est difficile d'esquisser le portrait type d'un disciple dans un ashram, tant les motivations, l'investissement personnel et l'implication au sein de la structure varient. Il y a les habitués qui viennent régulièrement pratiquer le yoga et la méditation; parmi eux se trouvent les « ashramites », qui ont choisi de vivre à l'ashram et de participer, généralement de manière bénévole, à son fonctionnement. C'est également dans cette population que se recrutent les professeurs de yoga, véritables cadres de l'ashram, formés souvent par le maître lui-même, pour aller enseigner à l'extérieur. On rencontre aussi des personnes peu investies dans la vie de la communauté, qui viennent uniquement pour rencontrer le guru, suivre un enseignement, ou faire une retraite ponctuelle. Enfin, une grande partie du public est constituée de curieux ou de pratiquants occasionnels venus faire leur « shopping » spirituel, d'ashram en ashram, auprès de différents gurus. Néanmoins, la vie communautaire obéit à certaines règles et suit un emploi du temps bien précis. L'usage des drogues y est généralement prohibé, y compris celles du quotidien (café, thé, tabac, alcool, etc.), la nourriture est strictement végétarienne et les relations sexuelles proscrites. Il est difficile d'établir l'emploi du temps d'une journée type, car celui-ci peut varier en fonction des différentes périodes d'activité (festival, formation, retraite, etc.). De manière générale, on peut dire qu'on s'y lève et qu'on

s'y couche tôt. La journée s'organise ensuite autour de différentes occupations : pratiques en groupe, méditations guidées, enseignements, tâches nécessaires à la vie communautaire, repas, *satsang* du soir.

Les ashrams sont ainsi des lieux de socialisation par excellence. En se rendant régulièrement dans ces centres, les disciples se conforment à la vie communautaire et se retrouvent pour pratiquer. Ils peuvent assister à des cours intensifs de yoga et de méditation, suivre des enseignements théoriques, faire une retraite, en suivant une discipline spécifique. Cette socialisation passe, avant tout, par l'apprentissage d'une hygiène de vie et un rapport au monde particuliers; apprentissage qui laissera une empreinte durable sur les disciples, même lorsque ceux-ci retourneront à une vie plus mondaine. Ces enseignements, dont la dialectique s'appuie, la plupart du temps, sur une dichotomie essentialisante entre, d'une part, un Occident individualiste, matérialiste et stressé et, d'autre part, un Orient holiste empreint de sagesse et de spiritualité, vont amener les disciples à changer leur regard sur le monde et, plus particulièrement, sur leur mode de vie initial jugé toxique et délétère. Cette « réorientation » du regard et des habitudes peut engendrer divers types d'attitudes vis-à-vis de la société, de l'altruisme au sectarisme, en passant, bien souvent, par le prosélytisme. Un autre aspect de cette socialisation est l'apprentissage, à travers les enseignements et les discussions informelles entre disciples, d'un nouveau vocabulaire, généralement emprunté à la tradition du Yoga et à celle de l'Ayurveda. Ce vocabulaire hybride partagé n'est pas qu'un simple symbole d'appartenance communautaire; il est aussi, en soi, une nouvelle manière de désigner la réalité à travers le prisme de concepts philosophiques liés à une hygiène de vie yogique. Par bien des aspects, l'ashram est donc le lieu d'une transformation importante ou, en tout cas, de son amorce. Au-delà de cette socialisation par l'apprentissage d'une nouvelle discipline de vie, l'ashram est aussi le lieu où le disciple renforce son adhésion communautaire par ce que l'on pourrait appeler un processus de « domestication » de l'émotion religieuse¹. En effet, les pratiques collectives (corporelles, respiratoires ou méditatives) et les échanges d'expériences individuelles qui les suivent sont très souvent le lieu d'expressions fortes (pleurs, cris, sanglots, rires, joies intenses, etc.), qui mobilisent le capital émotionnel des participants et peuvent être vécues comme des expériences fondatrices. On peut voir dans la routinisation de ces pratiques collectives, à l'ashram et dans la vie quotidienne des disciples, la tentative de domestiquer une expérience spirituelle qui viserait à assurer une cohésion communautaire autour de certaines valeurs et à éviter une éventuelle dispersion de ces mêmes disciples. En marge de ces procédés de socialisation, l'ashram est également le lieu où ils s'échangent des anecdotes merveilleuses et autres expériences de miracles autour de la figure du maître, qu'il soit vivant ou décédé. Ces anecdotes suivent toujours, peu ou prou, le même schéma. Un fait banal, tel qu'une heureuse coïncidence, une rencontre opportune ou un changement soudain de situation en faveur du disciple, est interprété comme résultant de la grâce du maître. Ce peut être également un événement plus bouleversant, comme une guérison inespérée suite à une rencontre avec le maître ou à son apparition en rêve. Dans ce processus de production de sens, la figure du guru est centrale ; on le crédite de tout événement heureux, aussi anodin soit-il. Ces petites histoires de « miracles quotidiens » ne peuvent être assimilées à

¹ Danièle Hervieu-Léger, *De l'émotion en religion. Renouveaux et traditions*, Éditions du Centurion, 1990, p. 222

des démonstrations publiques de la part du maître. Ce n'est pas lui qui accomplit ouvertement un miracle sous l'œil du disciple; c'est celui-ci qui donne un sens particulier à un événement en y voyant l'effet de la puissance du guru. Ces témoignages ont d'autant plus de valeur qu'ils se transmettent et s'échangent de disciple à disciple lors de conversations informelles. Ils sont une ressource inépuisable, car incessamment renouvelés, et un puissant ferment communautaire. Enfin, les disciples - qu'ils soient résidents ou simples visiteurs - doivent pratiquer activement le *karma yoga* ou le service désintéressé au divin (*seva*), en commençant par s'acquitter des tâches nécessaires au bon fonctionnement de l'ashram : préparation des repas, nettoyage des locaux, jardinage, entretien des bâtiments, etc. Ce service désintéressé prend bien souvent une orientation sociale, et de nombreux ashrams, par le biais de fondations ou d'organisations qui leurs sont associées, proposent aux disciples de se mobiliser autour de projets humanitaires extérieurs à l'ashram. Un des premiers gurus à avoir développé cette dimension est Sathya Sai Baba qui, par le biais de sa fondation, l'International Sai Organization, et de ses nombreux trusts, a bâti un empire caritatif (écoles, hôpitaux, université, etc.) dont l'ampleur a largement dépassé le petit village de Puttaparthi en Andhra Pradesh, où se situe l'ashram principal. Trait caractéristique des nouveaux mouvements spirituels néo-hindous qui visent à promouvoir le yoga, l'instrumentalisation des concepts traditionnels de *bhakti* et de *seva* dans le champ de l'humanitaire permet de fédérer, un peu plus encore, la communauté de disciples autour d'une éthique de service. The Art of Living Foundation de Sri Sri Ravi Shankar en est, à l'heure actuelle, une parfaite illustration². Au-delà de promouvoir à l'international l'offre d'outils thérapeutico-yogiques du maître, la fondation et sa myriade de projets satellites permettent aux disciples qui le souhaitent de s'engager au service du guru (ou, par extension, au service du divin), démarche qui peut prendre l'allure d'un engagement envers l'humanité.

La question du pouvoir et de ses dérives

Loin de l'image classique d'ermitages coupés des préoccupations du monde, les ashrams contemporains sont donc tournés vers le monde et son effervescence. Ce sont aussi, et avant tout, de grandes structures organisationnelles, très lucratives, gérées par des fondations internationales, dans lesquelles les tâches, les rôles et l'autorité sont clairement répartis. Lieu de pouvoir, l'ashram est souvent très hiérarchisé. Les responsables du *seva* nommés par le maître ou par l'un de ses proches organisent la vie de la communauté des « ashramites » ainsi que des bénévoles de passage : tâches, pauses, temps de pratique, etc. Si le maître occupe incontestablement le sommet de cette hiérarchie, son autorité peut être déléguée, lors de ses déplacements, à des membres privilégiés, véritables cadres du mouvement, qui appartiennent généralement à sa garde rapprochée : des membres de sa famille ou ses plus anciens et fidèles disciples. En outre, ces figures qui gravitent dans un cercle très restreint autour du maître ont aussi, très souvent, de hautes responsabilités dans la gestion du mouvement. Ainsi, dans The Art of Living, ces membres importants sont recrutés dans les rangs des « professeurs » formés et

² Alexis Avdeeff, « The Art of Living », *Archives de Sciences sociales des religions*, Éditions de l'EHESS, 2010, 149, pp.169-187.

rémunérés par la fondation, et qui ont la tâche de diffuser, à l'échelle locale ou internationale, les pratiques développées par le maître.

Tout au long du XXe siècle, des gurus comme Sri Aurobindo, Ramana Maharishi, Ma Ananda Moyi, ou Haidakhan Babaji (?-1984), ont attiré (et attirent encore, plusieurs décennies après leur mort) de nombreux disciples occidentaux dans leur ashram indien, sans en construire en Occident, ni même s'y déplacer. Si l'enseignement de ces maîtres s'est propagé hors de l'Inde, c'est avant tout grâce à la ferveur et au dévouement de disciples qui ont fondé des associations, des groupes de pratique, voire des centres. La communauté transnationale de disciples du maître himalayen Haidakhan Babaji en est la parfaite illustration. Bien que le maître n'ait jamais quitté son ermitage, situé sur les berges de la rivière Gaula, ses enseignements - mêlant *karma yoga*, *bhakti* et méditation - sont aujourd'hui encore diffusés dans plusieurs pays occidentaux par le biais de communautés de disciples, ayant connu, ou non, le maître de son vivant.

En revanche, d'autres gurus, dans le sillage de Vivekananda et des missions Ramakrishna, se sont exportés, à dessein, hors du sous-continent et ont ouvert des centres d'enseignement dans de nombreux pays. Ces mouvements, qualifiés de néo-hindouistes par les observateurs occidentaux, n'ont depuis cessé d'attirer des disciples venus du monde entier dans leurs ashrams internationaux. C'est le cas de Sri Sri Ravi Shankar qui, sillonnant le globe pour diffuser son enseignement néovédantique ainsi que sa technique respiratoire inédite (et brevetée !), a fondé des centres et des ashrams dans de nombreux pays. Dans l'ashram de Bangalore, siège de la fondation de l'Art de vivre (Vyakti Vikas Kendra) et vitrine internationale du mouvement où trône l'imposant Vishalakshi Mantap, le hall de méditation grandiose voulu par le maître, se croisent, chaque jour, des milliers de disciples indiens et étrangers venus suivre et mettre en pratique les enseignements du maître.

La mondialisation, la reconfiguration du lien entre le guru et ses innombrables disciples passant notamment par la substitution de la valeur traditionnelle de l'effort et de l'investissement personnel par la valeur financière, la construction, dans certains cas, de véritables empires économiques peuvent donner lieu à des dérives : détournements financiers, usages de drogues, déviations sectaires, agressions sexuelles... À la fin des années 1970, alors que l'Occident connaissait son grand mouvement de libération sexuelle, Osho ou Rajneesh (1931-1990), dit « le guru aux Rolls-Royce » (il en possédait presque une centaine !), ou « le guru du sexe », fut aussi connu pour ses techniques méditatives dites « dynamiques » que pour ses extravagances et son goût prononcé pour le luxe et la provocation. Dans un autre registre, citons Maharishi Mahesh Yogi (1917-2008), le célèbre guru des Beatles, qui promut la technique de la Méditation transcendantale en Inde dont « l'hagiographie » fut entachée, tout comme celle de Sathya Sai Baba, par plusieurs scandales financiers et des accusations d'abus sexuels.

Ces transformations contemporaines de l'ashram et le développement de communautés transnationales de disciples éclairent les évolutions du modèle relationnel guru/shishya forgé en Inde depuis des siècles. En outre, l'exportation de ce modèle hors du contexte traditionnel indien, dans le cadre d'une économie de marché mondialisée, nous invite, plus que jamais, à questionner avec acuité les conditions de réception et les modalités d'appropriation du yoga par l'Occident.